Tardi, Moi René Tardi, prisonnier de guerre au Stalag II B – mon retour en France – Casterman, 2014 -.

Nous ne reviendrons pas sur le premier opus de ce double album.

Nous voici donc avec le deuxième volet où l'on découvre ce pauvre René, père de Jacques Tardi, en une vaste et sinistre équipée qui voit les rescapés du Stalag II B qu'ils viennent de quitter, franchir une partie de l'Europe pour échapper à l'armée rouge. Celle-ci, en effet, après qu'elle ait été pilonnée par les Allemands pendant des mois, s'est reconstituée à l'arrière et désormais avance à marche forcée en direction de Berlin, cupessant tout sur son passage, et notamment les armées allemandes en déroute, qui goûtent désormais ce qu'elles on fait subir tantôt à leurs adversaires. Juste retour des choses pourrions-nous dire, si ce n'était que cette avancée de l'armée rouge qui pas plus que les autres ne respecte rien sur son passage, est terrifiante. Le sang, la destruction, le massacre, le viol, le respect de rien, tout y passe, une fois de plus. Ainsi les habitants de certaines de ces régions de l'est auront connu par deux fois l'immense razzia des armées, les Allemands en premier, conquérants impitoyables et dévastateurs venus de l'ouest, les Russes en second, venu de l'est, ivres de vengeance. Pauvres gens.

Cette retraite des prisonniers de guerre du Stalag II B se fait sous la présence encombrante et brutale des Posten qui encadrent cette troupe misérable. On peut se poser la question de l'absence de révolte de centaines de réfugiés, alors que les capos de service ne sont qu'une poignée. C'est oublier que perdu au milieu d'une Europe en proie aux convulsions de la guerre, où il n'y a souvent rien à manger, massacrant ses gardiens, on se retrouverait peu après avec une véritable armée à ses trousses qui ne vous ferait aucun cadeau, c'est-à-dire qui vous massacrerait sans pitié. On préfère donc patienter, et quoique cela coûte, plutôt que de se révolter, et quand bien même on prend sans cesse des coups de fusils dans le dos et que les Posten, véritables déchets humains, usent et abusent de leurs autorités, seigneurs de la crosse et des gummis, longues matraques de caoutchouc dur dont ils aiment à se servir. Plus rien ne retient ces bêtes féroces dont l'humanité a depuis longtemps déjà été réduite à zéro, celle des prisonniers par ailleurs n'atteignant pas elle non plus des sommets. En de telles situations, tout est permis, piller et voler les fermes que l'on rencontre sur le chemin, avec des habitants qui auront mieux fait de laisser leurs habitations à la disposition de cette triste équipe pour aller se cacher au fond des bois, si faire se peut.

Notons que les capos ou les Posten, sont aussi accompagnés de chiens, ces féroces bergers-allemands qui ont acquis en cette deuxième guerre leur plus sinistre réputation.

- *Je ne souhaite à personne de se faire bouffer la moitié du cul par une de ces saloperies de clébards*, dit le récitant, qui n'est autre que René Tardi.

Notons que celui-ci, tout au long de cette retraite est accompagné, formule étonnante, néanmoins magnifique de respect, par son fils Jacques qui prend

connaissance de cette manière de l'horreur de la situation pour la raconter. On a ainsi une sorte de conversation permanente entre le père et le fils, chacun prenant la parole à son tour pour évoquer l'état dans lequel on se trouve, les lieux que l'on traverse et surtout pour retracer une tranche de cette histoire désespérante. A cet égard René Tardi note dans de petits carnets les localités que l'on visite, histoire de faire coïncider plus tard ce triste épisode avec une réalité concrète. Pas que d'autres aillent prétendre qu'il n'y a ici rien de vrai. Alors même que tout est vrai, et que cette misère, une parmi tant d'autres, a été réellement vécue par ces pauvres gars dont la vie en sera marquée à jamais. Et de cela personne ne saurait en douter.

On est donc en retraite. On marche. On fait ses vingt ou trente bornes par jour. Il ne fait jamais beau. Au contraire. Il pleut où il neige. Les chemins sont détrempés. On a les souliers mouillés, les pieds gelés, les séquelles pourront être graves, des engelures aux mains. Bref, la misère. Question d'habillement, l'on s'est mis sur le dos les frusques que l'on avait encore pu trouver au départ du Stalag II B. On n'en changera jamais. Et question d'hygiène, à peine si l'on peut se laver une fois toutes les deux semaines, dans le bassin d'une ferme, où dans une rivière où l'eau est si froide que d'aucuns ne s'y risquent pas, préférant de loin rester dans leur crasse et garder en eux un restant de chaud.

Cette retraite est non seulement pitoyable, mais terrifiante. Les retardataires finiront de manière prématurée par un simple coup de fusil. Les Posten ne font grâce à personne, mais ils ne perdent rien pour attendre, ces salauds-là. On traverse des forêts, des campagnes infinies, des villages, de petites villes aussi parfois, mais jamais de grandes que l'on évite. On découvre étrangement des zones encore intactes, d'autres complètement ravagées par la guerre. Il n'y a pas de règle. On traîne tout d'abord un lourd traineau derrière soi. Et puis celui-ci, se déglinguant au fur et à mesure que l'on se déroute, on finit par l'abandonner.

Et ça dure, ça dure, et la retraite est sans fin. Et l'on passe incidemment devant le camp de concentration de Bergen-Belsen tout en comprenant qu'il a pu se passer ici des événements plus atroces encore que ceux que l'on a vécu. Mais a-t-on encore pitié de qui que ce soit dans les conditions en lesquelles on vit ? Le monde pourrait crever la tripe à l'air, qu'on s'en foutrait. Pourvu qu'on puisse encore croûter, trouver un peu de sec et de chaud. On en est là.

On traverse parfois de jolies petites villes à colombages. Intactes de surcroît. Cela pourrait être un dérivatif. On aurait même pu croire que les gens qui vous voient défiler devant eux, pourraient avoir un rien de commisération. Cela n'est pas, d'autant plus qu'ils peuvent avoir au front de l'est un garçon qui risque sa peau tous les jours. Donc rien à attendre de cette population. On apprend même par la voix de Tardi junior, il accompagne toujours son père, nuit et jour, ce qu'il advint deux jours après leur passage :

- *Papa, dans deux jours, ces mêmes gens vont poursuivre à travers bois et massacrer 200 prisonniers qui venaient d'échapper à la mort dans le*

bombardement de la gare. Au moins 600 de leurs compagnons avaient déjà péri carbonisés dans les wagons d'un convoi pour Bergen-Belsen. Les 200 rescapés Russes, Ukrainiens, Polonais qui se sont tirés dans les bois, vont avoir au cul des SS, des SDA, des flics, des morveux et des vieillards du Volksturm, des petits salopards des Jeunesse hitlériennes, des soldats d'une caserne du coin, des membres du Parti, sans compter des civils surexcités ! Ce carnage, sous prétexte que ces prisonniers étaient des bolchéviques et des Juifs et que des évadés avaient soi-disant commis des exactions dans un patelin de la région.

On le comprend, plus rien ne tient. L'humanité en souffrance, n'a plus de barrière et est capable du pire. On tuerait son père et sa mère sans que cela ne vous fasse plus ni chaud ni froid.

Passe de temps à autre un avion de l'armée alliée, car il y a bel lurette que la Luftwaffe n'est plus en mesure de faire décoller un seul appareil. L'aviation alliée qui par ailleurs, par des bombardements massifs sur des villes allemandes sans intérêt stratégique, telle Dresde, fera des centaines de milliers de victimes, crime de guerre tout autant tragique que ceux accomplis par les armées allemandes ou russes. Dans le fond, à chacun de massacrer son voisin, et de la manière la plus expéditive qui soit. Il n'y a plus rien qui tienne, la morale a fichu le camp. On n'est plus bon ni d'un côté ni de l'autre.

On a toujours faim.

On croise les prisonniers d'un camp dans leur tenue rayée. Etres pitoyables dont la chance de survie est désormais d'une sur un million. Des capos les accompagnent. Ils ne risquent rien, nul ne se révoltera. Pour aller où, pour faire quoi, puisqu'on est foutu quoique l'on fasse.

Les traînards sont abattus.

La retraite se poursuit. Comble du malheur pour René Tardi, celui-ci a une rage de dent qui ne va plus le quitter pendant plusieurs jours.

Et ce qui devait arriver arrive. On se révolte contre les Posten qui ont largement dépassé toute limite. On les désarme. On les pend dans les arbres et à un poteau avec du câble téléphonique.

Le petit Tardi s'exclame :

- Papa.

Puisqu'il semble que celui-ci, loin de se tenir loin du drame, y participait de manière directe en tirant sur le câble.

- Tu as fait ça. C'est dégueulasse !

- Crois-moi, personne n'a eu la larme à l'œil.

- Vous vous conduisez comme eux ! Papa, qu'est-ce que tu en penses ? Tu ne réponds pas ?

Les Russes sont aux trousses. Il y a cette rencontre avec eux qui ne sauraient que faire de cette bande de traînards pitoyables. Et puis il y a celle que l'on fera avec les Américains sitôt franchi le Störkanal. La situation est désormais plus claire. Il y a d'un côté les Russes, et de l'autre les Anglo-Américains.

Et si bientôt la retraite sera facilitée du fait de ne plus avoir les méprisables Posten comme compagnons de voyages, on en a pendu certains, pas assez, les autres se sont sauvés, la maison n'est pas encore en point de mire.

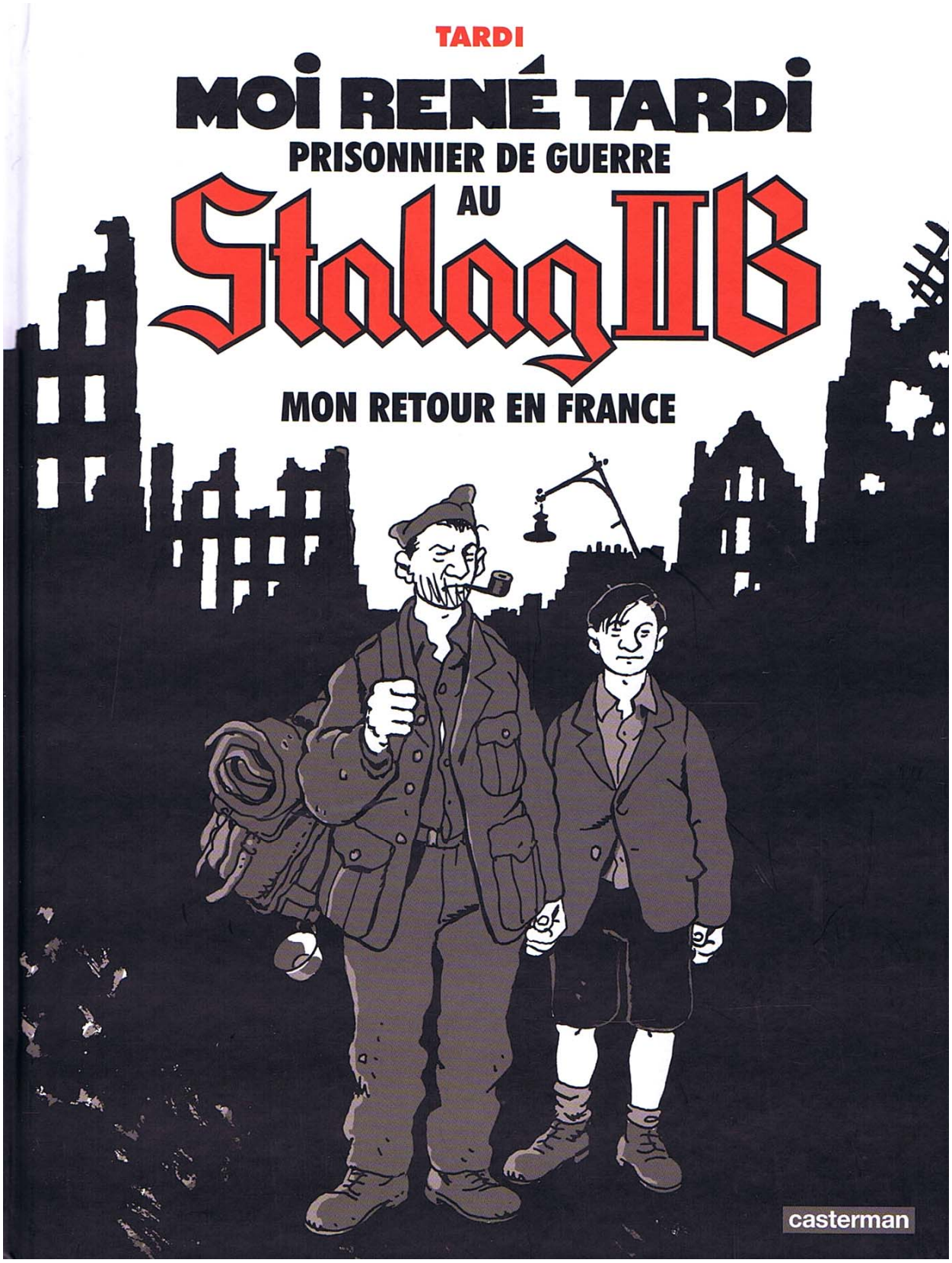
Mais bref, au milieu des Américains, qui n'ont par ailleurs qu'une compassion relative pour vous, le retour au foyer sera tout de même plus facile. On prend le train. Et enfin revoilà l'épouse.

René Tardi, prisonnier de guerre au Stalag II B, après ce qu'il a vécu, ne sera plus jamais le même.

Son fils Jacques retracera son parcours dans cette BD impitoyable, à lire absolument, témoignage rare et fascinant, malgré toute l'horreur qui est restituée. Mais non seulement il usera du crayon, de la plume ou du pinceau, mais en compagnie de son épouse et d'un couple ami, il refera tout le trajet effectué autrefois, en ces années de plomb, par son père et ses compagnons. En plus il retrouvera ce qui reste du Stalag II B, là-bas, quelque part en Pomeranie. Les bâtiments ont disparu. Il ne reste plus que les bases et le Mémorial dédié aux 65 000 victimes de la barbarie nazie, mortes dans les plus sinistres conditions.

Un album indispensable. Un témoignage appelé à durer aussi longtemps que l'homme restera vigilant quant aux dérives toujours possibles d'une société où la sauvagerie, en somme, est toujours à votre porte. Celle des autres, bien entendu, mais aussi la vôtre, celle-là même qui vous fait parfois si peur. Et si l'on avait été en son temps pareil à l'un ou l'autre de ces sinistres Posten, lie de l'humanité ?

Cette question restera sans réponse. Et c'est pour l'heure tant mieux.


TARDI
MOI RENÉ TARDI
PRISONNIER DE GUERRE
AU
Stalag IIB
MON RETOUR EN FRANCE
casterman